



# IDÉE FONDAMENTALE DE LA VIE CHRÉTIENNE

*Agnosce, o christiane,  
dignitatem tuam...*

S. Leo papa, *Sermo I de Nativitate Domini*

Bien penser, a dit Pascal, est le principe de toute morale. La vie chrétienne est, à tout le moins, une vie morale supérieure. Il est donc indispensable, au début de la Théologie ascétique, de s'en faire une idée juste, en allant jusqu'au fond des choses. Esquisser, d'une vue d'ensemble, cette idée fondamentale est l'objet de cet article.

- | -

## TROIS CONCEPTIONS INCOMPLÈTES DE LA VIE CHRÉTIENNE

On s'y trompe, et tel croit être un chrétien parfait et d'ailleurs ne laisse pas d'être un bon chrétien au sens courant du mot, qui n'a nullement l'idée pleine et approfondie de cette vie qui est sienne. De lui on pourrait dire ce que saint Paul disait de certains de ses disciples : *Si quelqu'un estime savoir quelque chose, il ne sait pas encore comme il faut savoir* (I Co, 8,2). Tout chrétien sait quelque chose de la vie chrétienne, puisqu'il la mène ; mais le plus souvent il n'en comprend pas le fond, la dignité essentielle et, par suite, ne vit pas sa vie en la manière qu'il faudrait la vivre pour être un chrétien complet, et surtout parfait. Il ne la vit pas en connaissance de cause.

Sans prétendre donner une classification *ne varietur*, on peut ramener à trois chefs principaux les idées incomplètes de la vie chrétienne que l'on rencontre le plus

fréquemment parmi les chrétiens : idée intéressée — idée morale — idée religieuse. On remarquera que je ne dis point que ces idées sont fausses, mais seulement qu'elles sont inadéquates à la réalité qu'elles prétendent représenter.

*Idée intéressée* — Elle n'est pas fausse, tant s'en faut, puisque Notre-Seigneur, dans l'Évangile, y fait appel et puisque l'Église, dans ses décisions les plus authentiques, l'a défendue et relevée contre les dépréciations de certains novateurs. Il suffira de rappeler les paraboles des talents et des mines, où le disciple du Christ est comparé à un intendant faisant valoir les biens de son maître, et la sentence qui sanctionne la gestion des bons serviteurs : *C'est bien, serviteur bon et fidèle, tu as été fidèle en peu de chose : je t'établirai sur beaucoup ; entre dans la joie de ton maître (Mt 25, 30).*

Le concile de Trente, d'autre part, a défini que le juste ne pèche point lorsqu'il fait le bien en vue de l'éternelle récompense (Denziger, *Enchiridion*, X ed., 1841, 1300, 1303, 1327, 1331, 1337) ; et le pape Innocent XII précise que les parfaits eux-mêmes ne peuvent ni ne doivent se désintéresser de celle-ci (Ibid.). Il n'en est pas moins vrai qu'il est une manière exclusive d'insister sur la récompense et d'en faire le seul motif de la conduite chrétienne qui donnerait l'envie, selon le mot d'un incrédule, de « brûler le paradis par amour de Dieu ». Dire à un enfant que s'il n'est pas sage il ira en enfer, n'a rien que de vrai et de salubre, pourvu que l'on n'en reste pas là. Prêcher l'enfer et le ciel demeure tout ce qu'il y a de plus nécessaire et de plus avisé, étant donnée l'humaine faiblesse, pourvu que ce ne soit qu'une entrée en matière.

Lorsque l'on fait de la vie chrétienne une question d'intérêt bien entendu, on peut obtenir des résultats, mais cela ne va pas très loin. Si l'on s'en tient à ce point de vue, l'idée de la vie chrétienne risque même d'être faussée puisque, comme nous le verrons, le ressort profond de cette vie est la divine charité. Dans la mesure où la crainte ou l'intérêt personnel excluent pratiquement les vues désintéressées de la charité, cette crainte et cet intérêt ne sauraient être salutaires. On expose la dignité éminente du christianisme aux critiques des incrédules, prétendant que notre morale relève de l'intérêt bien entendu, que si elle exige des sacrifices, ce n'est pas sans nous munir d'une lettre de change sur le ciel, que toute sa supériorité enfin consiste à faire briller devant nos yeux puérils l'espoir d'un plaisir plus gros et plus alléchant que ceux que la terre peut nous offrir. Je veux que cette surenchère et ce mercantilisme avoués ne se rencontrent pas dans de véritables vies chrétiennes, fussent-elles même à certains moments, comme il arrive chez certains convertis, sous l'empire de la crainte ou de l'espérance. Notre crainte n'est pas exclusive et notre espérance ne fait pas abstraction de l'amour de Dieu. Il n'en reste pas moins que, salutaire et même noble, l'idéal d'un bon comptable chrétien n'épuise pas le contenu de l'Évangile et

qu'il est avantageux pour l'âme de ne pas s'y cantonner, et de le traverser, pour ainsi dire, afin de passer à ce qui fait la dignité, la noblesse et la vraie joie de notre vie.

*Idée d'une conduite morale supérieure* — Cette idée, plus haute et plus compréhensive, sera-t-elle celle d'une conduite morale supérieure, plus sublime que les morales humaines ? C'est en le considérant sous cet aspect qu'un philosophe comme Kant et qu'un incrédule militant comme Matthew Arnold estimaient que la vie chrétienne pouvait être conservée par la raison pure. Consigne morale supérieure (*La Religion dans les limites de la raison pure*), solution sublime et portant sa preuve en soi-même du problème de la conduite humaine (*La crise religieuse*), tel leur apparaissait l'Évangile.

Transposée sur le terrain de la vie chrétienne des fidèles, cette conception s'autorise de la grande parole du Christ : *Si tu veux entrer dans la vie, observe les commandements* (Mt. 19, 17). *Celui qui a mes commandements et les observe, c'est celui-là qui m'aime* (Jn 14, 21). La vie chrétienne y est définie comme une vie de devoir, dominée par une loi morale parfaite émanée du Maître. Il n'y a pas même lieu, semble-t-il, de faire une place hors cadre à l'Amour de Dieu. Celui-ci est le premier commandement. Il est réalisé effectivement par le fait même que l'on a été fidèle à la consigne divine. La vie chrétienne apparaît ainsi cantonnée dans la pratique de la loi évangélique. C'est essentiellement une vie morale, tout entière sous l'empire du commandement divin. C'est le *service* de Dieu sans plus. Et le motif d'une telle vie, la volonté du souverain régulateur de toutes choses, y compris des consciences, lui assure une dignité incomparable.

Serait-ce donc ici toute la dignité du chrétien ? Assurément, cette idée de la vie est grande. Rationnellement parlant, il n'y a rien de plus grand que de faire son devoir parce qu'il est le Devoir. Si l'on ajoute que le devoir chrétien l'emporte sur toute morale tant par la sublimité du modèle qu'il se propose, à savoir la perfection de Dieu Lui-même, que par la compréhension très complète et exacte de nos devoirs, par l'exigence intransigeante qu'il manifeste en particulier vis-à-vis de nos actes intérieurs, de nos pensées, de nos désirs (Matth., V, 22, 28, etc.), il est clair que Kant, Matthew Arnold et tant d'autres n'ont fait que lui rendre justice en le proclamant comme la morale parfaite et définitive. C'est bien ici, réalisée, la règle parfaite de la vie humaine, digne de ce nom, telle que la souhaitait Aristote : « il ne faut pas, disait-il, écouter ceux qui disent : Homme, contente-toi de pensées humaines, mortel, n'aspire qu'à des buts terrestres. Au contraire, chacun de nous, dans la mesure du possible, doit s'essayer à l'immortel et s'efforcer de vivre selon ce qu'il y a de meilleur en lui » (Ethic. Nicom. 1. X, c. VII).

Et pourtant, il y a dans la vie chrétienne un élément qui déborde cette conception si sublime. Toute morale, en effet, est essentiellement une règle

de vie ordonnée à notre perfectionnement propre, tout au plus et ultérieurement au bien de la cité dont nous sommes les membres. Lorsqu'elle nous a amenés au niveau de son idéal rationnel, le but est atteint. Ce but n'est autre que nous-mêmes nous développant, comme dit Aristote, selon ce qu'il y a de meilleur en nous, dans le plan donc de la perfection de notre type humain. Que cette perfection soit placée dans une imitation de l'idéal divin, cela ne nous fait pas sortir de la vie pour nous-même. La règle de la vie a subi une hausse ; mais — le rapetissement forcé que nous sommes obligés de faire subir à la perfection divine pour qu'elle soit à notre portée en est la preuve — c'est nous qui nous retrouvons au bout du travail par lequel nous nous l'assimilons : c'est nous qui sommes devenus semblables selon l'humaine mesure, de très loin, donc, à Dieu. C'est notre propre perfection qui est le but de notre labeur. Que d'autre part la règle de vie qui nous est tracée émane du législateur divin, c'est encore ici quelque chose d'extérieur à la loi morale elle-même, qui relève sans doute son autorité et ses garanties, mais sans changer, explicitement du moins, notre but, toujours notre perfectionnement personnel. Or la vie chrétienne se présente, semble-t-il, avant tout comme une religion. Ce n'est pas tant notre perfection propre qu'elle vise que l'hommage rendu à l'excellence divine par différents moyens parmi lesquels notre perfectionnement moral. Dieu n'est pas seulement le modèle et le législateur du chrétien, Il en est le but. Il faudra donc compléter la conception de notre suprême intérêt bien entendu et la conception morale de la vie chrétienne par l'idée religieuse qui est ici fondamentale.

*Idée religieuse* — Par la religion, et c'est ce qui donne à cette vertu la première place parmi les vertus morales, nous cessons, semble-t-il, de nous regarder nous-mêmes, et en nous-mêmes, comme le but de notre vie. L'intention religieuse pénètre toute notre activité et l'élève à la hauteur d'un culte. Il y a des actes spéciaux de ce culte et qui n'ont pas d'autre signification que celle d'un hommage rendu à la Divinité : tels la prière, l'adoration, la dévotion, le sacrifice. Mais, chez le chrétien, le culte n'est pas parqué dans ces actes spéciaux, l'intention religieuse pénètre toute la vie. *Que vous mangiez ou buviez, a dit saint Paul, faites tout pour la gloire de Dieu.* La vie entière, la vie morale acquiert ainsi la dignité d'un service divin, d'un office religieux. L'excellence de l'Etre divin est à la fois sa fin et sa mesure. Rien de plus noble, rien de plus justifié, rien qui dénote une intelligence plus avertie et plus compréhensive de la vraie place de l'homme dans cet univers où Dieu est premier et lui second.

Cet aspect religieux de la vie chrétienne est si apparent, si avoué que c'est lui seul que la plupart des hommes voient dans le christianisme et qu'il survit le dernier. Combien d'hommes, et même de chrétiens de nos jours, ne se rendent qu'imparfaitement compte que le christianisme doit avoir prise sur leur vie intérieure, qu'il est une vie morale exigeante de

tous leurs efforts, et qui cependant continuent à le professer par les observances matérielles du culte qu'il exige ! Combien n'ont jamais pénétré dans son intimité vivante ou ont cessé d'en vivre, qui gardent encore quelque chose de ses pratiques religieuses, de ses rites extérieurs. Un symbole bien curieux de cette reconnaissance du caractère religieux du christianisme, c'est l'attitude de l'Etat français, jadis chrétien, puis concordataire, enfin laïcisé : la vie chrétienne lui échappe désormais totalement, mais il connaît encore les cultes. Comme ces organes rudimentaires, sans utilité, dont la survivance atteste une phase passée de l'évolution d'un être, l'administration des cultes survit, témoignant par sa présence que jadis la France fut officiellement chrétienne.

Dans la mesure où le rit religieux se détache ainsi de ses assises vivantes, c'est-à-dire de la vie chrétienne conçue comme une marche vers nos destinées futures ou comme une vie morale supérieure, divine d'origine et d'idéal, dans la même mesure la vraie religion chrétienne est en proie à la dégénérescence. A la limite, il n'y a plus que le rit pur, la pratique matérielle s'incarnant dans des dévotions ataviques qui tournent parfois à la superstition. Mais ces déformations de fait n'ôtent rien à la valeur de la vie qui, faisant entrer en ligne de compte ces destinées impérieuses et la pratique de la morale évangélique, ajoute à ces deux mérites celui d'en faire un hommage à Dieu, un culte, un service divin.

Une telle vie exprimera-t-elle donc toute l'idée de la vie chrétienne, toute son éminente dignité ?

Humainement parlant, oui. Car cette vie constitue la forme de vie la plus complète qu'il soit donné à l'homme de concevoir. Et il n'est pas douteux que son type ne soit selon l'Évangile. Mais, est-ce tout l'Évangile ? Cette question nous amène, après avoir manifesté l'insuffisance des conceptions précédentes, à dévoiler la raison foncière de cette insuffisance.

Quand on parle de la vie chrétienne, on ne peut s'abstraire de l'idée que se faisait d'elle son premier initiateur, Jésus-Christ. Or, si Jésus-Christ a loué souvent le service de Dieu sous toutes ses formes, service intéressé, service moral, service religieux, il n'a jamais pensé à renfermer dans ce service toute la vie chrétienne. Bien au contraire, il a défini celle-ci en opposant avec vigueur à l'idée du service de Dieu l'idée de l'amitié avec Dieu. « Je ne vous appellerai plus serviteurs, a-t-il déclaré à ses disciples, car le serviteur le sait par ce que fait son maître : vous, au contraire, je vous ai appelés mes amis, car tout ce que j'ai appris du Père, je vous l'ai fait connaître (Jn 15, 15). » L'idée d'une société avec Dieu, dont l'amitié forme le lien et dont une communication gracieuse des secrets de la vie divine est l'aliment, voilà l'idée nouvelle qu'apporte la révélation chrétienne, voilà ce qui constitue l'originalité de nos vies chrétiennes (S. Thom., *Sain. Theol.*, 2<sup>e</sup> 3<sup>e</sup>, qu. 23, a. 1).

Evidemment, *ceci* dépasse les visées les plus hautes de la raison. Il s'agit d'une initiative gratuite de la Bonté souveraine. L'homme est-il capable de s'y prêter ? Nous essaierons, tout à l'heure, de nous en rendre compte. En attendant nous ne pouvons douter que ce que le Dieu sage et tout-puissant entend faire de la vie de ses créatures ne reste dans les limites de leur capacité foncière et de leurs ressources vitales. On se trompe donc lorsqu'on apprécie la vie chrétienne du seul point de vue des limites de la raison, comme le font nos philosophes, lorsqu'on la considère comme un service, fût-ce le plus noble : il faut la considérer, non plus en regard des ressources naturelles et des exigences de nos moeurs humaines, mais purement et simplement comme elle nous est donnée par son fondateur.

Une fois admis, par une hypothèse divinement autorisée, ce point de vue, les lacunes des conceptions précédentes se révèlent dans toute leur crudité. L'idée d'un devoir moral imposé du dehors, lors même que ce devoir laisserait au second plan les préoccupations de notre intérêt bien entendu, pour s'en tenir à l'obéissance au législateur, lors même qu'il se compléterait par l'inspiration religieuse, cette idée, dis-je, ne laisse pas d'opprimer notre libre spontanéité. C'est la conception du centurion qui voit dans le Fils de Dieu comme une sorte de centurion supérieur, et qui transforme la vie pour Dieu en une sorte de service commandé : *Dic verbo* : tu n'as qu'à parler. « Ainsi moi, qui suis soumis à des supérieurs, ayant sous mes ordres des soldats, je dis à l'un : Va ! et il va ; à l'autre : Viens ! et il vient, et à mon serviteur : Fais cela ! et il le fait (M 8, 9). » Il faut avec Jésus admirer cette grande confiance ; mais il faut, avec Lui aussi, savoir dépasser la noblesse de *Servir*, pour faire place à un type de vie plus grand encore, parce qu'on cherche moins à s'égaler laborieusement aux droits de l'autorité divine qu'à donner une issue aux spontanités de l'amour de Dieu. Telle est la vie chrétienne, née d'une union profonde des vues, des désirs, des volontés, cimentée dans l'âme par l'amitié avec Dieu et qui s'extravase dans une sorte de collaboration gracieuse prêtée par la créature à la volonté de son Créateur. Dans une telle vie, l'amour n'est plus comme parqué parmi les devoirs du bon serviteur : il est la racine profonde et comme essentielle de la vie, son inspirateur et sa règle unique. Du dehors, où le plaçait l'idée du service de Dieu, le moteur divin de notre vie est passé au dedans.

Plus spontanée, cette vie est par là même plus heureuse et plus féconde. Ce qui se fait sous l'action d'une autorité extérieure, si parfaite et si bienveillante qu'elle soit, est toujours difficile. Servir est ingrat. De là vient pour certaines âmes austères, qui regardent avant tout en Dieu le juge, le législateur, le maître exigeant, des anxiétés, des insatisfactions, des peurs de Dieu, des découragements, avec leur suite inévitable : le dégoût du travail fécond. « Je savais que tu es un maître

dur, dit le serviteur craintif, tu récoltes où tu n'as pas semé, tu amasses où tu n'as rien mis. J'ai eu peur en m'en allant : et j'ai caché ton talent dans le sol. Tiens, le voilà ! (Mt. 25, 24-25) » Rien de pareil dans la vie qui jaillit d'une âme en société avec son Dieu et sensible aux prévenances divines : « Nous savons que pour ceux qui aiment Dieu, pour ceux qui sont appelés selon le dessein formé d'avance, Dieu fait tourner toutes choses à leur bien. Car ceux sur lesquels son regard s'est arrêté d'avance, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils pour que celui-ci soit un premier-né parmi beaucoup de frères. Or ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés, et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés. Or ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés. Que dirons-nous donc ? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? (Rm. 8, 30) »

Tout jaillit de source dans une telle vie, depuis l'oeuvre de la sanctification quotidienne jusqu'à la vie éternelle. Son Dieu n'est plus au dehors, mais au dedans. Cette vie est à la lettre, et selon l'étymologie de ce mot, une vie d'enthousiasme. Quelle différence entre cette vie et la vie du meilleur des serviteurs ! Et combien pauvres sont les louanges de la vie chrétienne aux prétentions cependant sublimes, d'un Kant ou d'un Matthew Arnold, en présence de ces perspectives réconfortantes qui ne sont cependant, son fondateur divin nous l'assure, que la pure et originelle idée et réalité de la vie chrétienne !

Après avoir ainsi opposé brièvement aux idées incomplètes que l'on s'en fait, la véritable et pleine notion de la vie chrétienne, nous esquisserons dans un prochain article cette idée fondamentale en elle-même et pour elle-même.

A. GARDEIL, O. P.  
*La vie spirituelle*

## Idee fondamentale de la vie chretienne

- II -

### LA VRAIE VIE CHRÉTIENNE

Qu'est-ce donc que la vie chretienne ?

La vie chretienne, c'est la vie divine, — j'entends la vie que Dieu lui-même vit, — communiquee à l'homme, adaptee à ses facultés, vécue enfin vitalement par lui, comme telle, c'est-à-dire : comme vie divine.

Nous étudierons d'abord sa communication, puis son adaptation, et enfin sa vitalité.

La communication à l'homme de la vie même de Dieu ne saurait s'entendre que si nous connaissons d'avance quelque chose de la vie de Dieu. D'où le partage de cette question

- 1° La vie intime de Dieu ;
- 2° Sa communication à l'homme.

#### I. — La vie intime de Dieu.

La vie chretienne, disais-je, est la vie de Dieu même, la même vie que celle que Dieu vit dans son intime.

Ce n'est donc pas la vie du Dieu Créateur ou Législateur, vie qui n'ajoute rien à Dieu, mais simplement le manifeste, vie dans laquelle il ne se livre qu'imparfaitement Lui-même. Il n'est pas besoin de la vie chretienne pour réaliser l'imitation du Créateur. La philosophie y suffit. En remontant à Dieu et à ses attributs, par le chenal de ses oeuvres, elle trouve, en même temps que la source, l'idéal suprême de la morale rationnelle et le motif divin de la religion naturelle. Mais tout cela, nous l'avons vu, le christianisme le dépasse.

En quoi consiste donc cette vie intime de Dieu ? Elle est à deux degrés, ou plutôt nous entrons par ces deux degrés dans sa connaissance.

Dieu est infiniment parfait. Sa vie profonde, c'est la vie du Parfait, de Celui à qui rien ne manque. Pour nous, vivre, c'est nous emparer du bien qui peut nous perfectionner. D'où l'importance, chez nous, de l'activité extérieure, condition de l'entrée en possession des biens qui achèvent notre être et, par-là, nous rendent heureux. En Dieu, au contraire, la perfection est éternellement rendue à son terme. La création, nous l'avons dit, ne lui ajoute rien. Il n'a qu'à prendre conscience, si l'on ose dire, de ce qu'il Est en Lui-même pour que sa vie soit remplie. Qui dira



l'intensité d'une telle vie qui consiste à posséder consciemment la plénitude du Bien, de ce Bien dont quelques rayons reflétés par la création suffisent pour déclencher dans l'humanité la faim et la soif du bonheur et sa recherche inlassable et passionnée ? Dieu trouve en soi-même, comme dans sa source, le Bien parfait. Il n'a qu'à se contempler d'une vue adéquate et à s'aimer d'un amour infini pour être heureux. Cette béatitude de la contemplation et de l'amour de Lui-même, c'est sa vie !

Mais ce n'est pas toute sa vie. La plénitude de la perfection divine ne saurait s'actualiser ainsi dans cette connaissance et cet amour sans porter dans cette activité la loi de perfection qui est la loi de l'Être divin. Dans les créatures la plénitude de l'activité, si relative soit-elle, s'affirme par la fécondité, par la production d'une oeuvre qui porte l'empreinte de sa cause. Le maximum de cette plénitude se réalise lorsque l'effet reproduit sa cause dans tout ce qui la caractérise. Le type de cette plénitude d'activité est la paternité qui, dans la plus noble des créatures, partie d'une personnalité, aboutit à une autre personnalité, égale et semblable à sa cause.

S'il est permis de transposer dans le Parfait les lois de perfection de l'imparfait, et cela est permis (S. Thom., *Summ. Theol.*, I, qu. 4, art. 3 ; qu. 13, art. 1-6), nous dirons donc qu'en Dieu la connaissance et l'amour sont féconds, et qu'en se déployant ils réalisent, dans leur plan de perfection infinie, la loi de l'activité parfaite, qu'ils aboutissent donc à des personnes, semblables et égales en tout à la source dont elles émanent. Il y aura cependant cette différence, c'est que les personnes émanées de la puissance active du Parfait ne sauraient constituer un être qui se surajoute à son être, sans quoi il ne serait plus le Parfait : toute cette activité donc se déploie jusqu'à son terme dans le sein du Parfait.

C'est le mystère de la Très Sainte Trinité, de l'Être un de Dieu dans la Trinité des personnes ; c'est le mystère de la vie intime de Dieu, tel que nous l'a révélé Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Dieu contemple de toute éternité sa souveraine perfection, et en se contemplant il engendre son *Fils*, le *Verbe* de Dieu, seconde personne de la Sainte Trinité. Le Fils de toute éternité contemple la perfection du Père. Et le Fils et le Père contemplant l'un dans l'autre leur indivisible perfection, de toute éternité s'aiment infiniment. Et de cet acte d'amour mutuel, selon la loi de fécondité qui est la loi de la vie parfaite, jaillit comme son fruit la troisième personne de la Sainte Trinité, le Saint-Esprit. Et l'Esprit contemple et aime le Père et le Fils. Et dans cette société de connaissance et d'amour du Parfait, le Père, le Fils et l'Esprit sont infiniment heureux. Tel est, balbutié, sur la vie intime de Dieu le dernier mot de la révélation. Nous l'ignorerions à jamais, car « personne n'a vu Dieu », si « le Fils unique qui est dans le sein du Père ne nous l'avait révélé » (I Jn 4, 12).

## II —. La communication à la créature de la vie intime de Dieu.

Il est clair que si cette vie intime de Dieu doit être communiquée à la créature, elle ne saurait l'être qu'en une créature où se rencontrent la connaissance et l'amour, non pas, s'entend, une connaissance et un amour quelconque, mais une connaissance capable de prendre conscience du Parfait, un amour capable de goûter les attraits du souverain Bien. Voilà pourquoi, sauf l'ange et l'homme, toute créature est fermée à la communication de la vie intime de Dieu.

Cette communication se réalise à deux degrés, selon que l'être capable d'être élevé à cette hauteur est rendu à son terme et en jouit pleinement : vie bienheureuse — ou qu'il est encore en route et y aspire de loin : vie chrétienne proprement dite.

*La vie bienheureuse* — « Nous savons que lorsque notre état futur se manifestera, nous serons semblables à Lui, car nous verrons Dieu tel qu'il est » (I Jn 3, 2). C'est en ces termes que saint Jean décrit à ses enfants l'état des élus du Ciel. Et voici comme saint Paul oppose ce même état à la vie chrétienne actuelle : « Présentement nous voyons comme dans un miroir et dans des images énigmatiques, alors ce sera face à face. Présentement je connais d'une manière énigmatique, mais alors je verrai comme je suis vu » (I Co 13, 11-1). Comme je suis vu ! Tel que je suis ! Les bienheureux voient Dieu face à face, tel qu'Il est : *sicuti est*. C'est dire que l'objet même de la vie intime de Dieu est devenu l'objet de leur vie. Comme Dieu se connaît et s'aime Lui-même tel qu'Il est, ainsi les Bienheureux. Ils le voient et par cette vision se l'assimilent tel qu'Il est dans son essence, donc dans la perfection de son essence, mais aussi dans sa vie intime de Père, de Fils et d'Esprit. Ils ne comprennent pas, sans doute, ce divin objet qui dans son mode d'être et de vivre est infini tandis qu'eux demeurent finis. Mais cependant ils le voient tout entier, sans intermédiaire. L'horizon de leur vie intellectuelle est exactement le même que celui du Dieu bienheureux.

D'où vient cette puissance de leur regard ? Sans nul doute de ce que Dieu leur communique sa propre lumière intellectuelle : « C'est dans ta lumière que nous verrons la Lumière » (Ps 25, 10), dit le psalmiste. Leur intelligence est divinisée, déiforme. Et c'est ce que saint Jean n'a pas manqué de noter, comme le prélude de la vision. *Nous serons semblables à Lui*, dit-il d'abord, et ensuite seulement : *et nous verrons Dieu comme Il est* (S. Thom., *Surm. Theol.*, I, qu. XII).

Il va de soi que l'amour vibre à l'unisson. Mais ici le bienheureux se trouvait armé dès avant son entrée dans la béatitude. L'amour divin, l'amour par lequel Dieu s'aime en Dieu, lui avait été communiqué sur la terre. Il le suit au ciel, le même... « *Charitas nunquam excidit*. La charité

ne meurt pas. » Elle est réglée maintenant par la vision faciale et devient plus intense et plus béatifiante. C'est la seule différence.

Ainsi c'est en semblable à Dieu que le Bienheureux voit et aime Dieu et qu'il entre dans l'intimité du Parfait. La ressemblance des deux vies ne s'arrête pas là. Car le Bienheureux participe ainsi à la vie des trois personnes divines. Il est associé actif de cet auguste mystère. Comment en serait-il autrement puisque sa vie est parfaite et qu'étant parfaite elle doit être féconde ? Par sa vue de la divine essence il s'associe vitalemment à la génération du Verbe, car la réalité que rencontre son acte de connaître n'est pas, comme chez nous, une représentation, mais Dieu lui-même. Par son amour il s'associe vitalemment à la procession du Saint-Esprit, car la réalité qu'enserme son acte d'aimer, c'est le Bien souverain, c'est-à-dire encore Dieu, mais Dieu comme terme de l'amour. Ainsi, dans son plan d'être fini, le Bienheureux reproduit, grâce à la forme divine qui est devenue à un certain degré la sienne, quelque chose de la vie infinie. Plongé en Dieu, aussi bien par la racine de son être divinisé que par le terme de son activité et par l'acte même qui réunit sa puissance à son terme, le bienheureux, dans son plan de créature, vit à la lettre toute la vie divine.

*La vie chrétienne* — Pour comprendre maintenant notre vie chrétienne dans toute sa vérité il suffit simplement de donner à ce que l'on vient de dire une sorte de recul. *Facie ad faciem*, face à face, voilà le bienheureux. *Aspicientes a longe*, regardant de loin, et comme dans une image encore indistincte, *in speculo*, *in enigmatè*, tel est le chrétien. Mais la vie foncière est la même. Car la vie chrétienne ne regarde pas cette vie céleste comme un avenir futur dont elle serait séparée par l'abîme inquiétant de la mort. La vie chrétienne, c'est la vie éternelle déjà commencée. C'est, dès ici-bas, une vie divine. *Apprehende vitam eternam*, saisis-toi de la vie éternelle, dit saint Paul à son cher disciple Timothée (Tim. 6, 12).

Il n'y a rien dont nous ayons davantage besoin d'être persuadés. Nous concevons trop la vie chrétienne comme une vie terrestre dans sa teneur présente, rejetant dans l'autre monde les au-delà divins. Et de là naît en tant d'âmes chrétiennes la tentation (n'est-ce qu'une tentation ?) de faire deux parts dans notre vie : l'une qui seule compte en pratique, qui est pour nous en fait *la vie*, vie tangible et bien réelle, et qui se passe à poursuivre les buts et les jouissances de ce monde ; l'autre, qu'il faut tout de même envisager en vue de l'avenir, mais d'un avenir si lointain qu'il semble que l'on ait toujours le temps d'y penser plus tard. Ce qu'une telle séparation entraîne de négligences, de torpeur spirituelle, de dissipation est incalculable. Ce qu'elle occasionne de doutes sur le fond même de notre vie, de découragements, d'incrédulité pratique, est calamiteux ! Ce qu'elle provoque, au dernier moment quand l'heure suprême approche, d'inquiétudes, de regrets et finalement de désespérance de se sentir si peu

préparé et pourtant si proche, est désolant ! Il est grand temps de revenir à des pensées plus vraies, plus salubres, plus génératrices d'énergies, plus réconfortées par la paix intérieure. La vérité qui nous délivrera tient en ces quelques mots : Chrétien, sache que tu as à vivre dès ici-bas une vie apparentée à la vie de Dieu lui-même, que la vie actuelle est une vie divine. *Charissimi, NUNC sut-nus filii Dei (I Jn 1, 1-2). Apprehende vitam æternam !*

Paradoxe étonnant ! Dieu et nous, c'est si différent ! Mais le paradoxe est un fait, le fait chrétien, fondé sur le fait de l'apparition sur la terre du Christ Dieu, l'homme en qui la vie divine, la vie qui est auprès du Père, a été manifestée à tous. Car, cette vie, nous l'avons vue de nos yeux, touchée de nos mains, comme s'écrie saint Jean (*I Jn 1, 1-2*). Or cette vie divine, le Fils de Dieu ne l'a pas gardée pour lui puisqu'il a donné la puissance de devenir fils de Dieu à leur tour à tous ceux qui croient en son nom, qui ne sont pas nés de la chair, ni du sang, mais de Dieu même (*Jn 1, 12*), de sorte que notre société soit avec le Père et son Fils Jésus-Christ afin que notre joie soit pleine comme la leur (*I Jn 1, 3-4*).

Et cette communication s'est réalisée en fait : *Maria optimam partem elegit*, Marie a choisi la meilleure des parts. Pourquoi ? Parce que aux pieds du Maître divin elle ne vit que de son Dieu. Il est tout pour elle. Elle s'empare ainsi de ce qui fait le fond de la vie éternelle, de la vie du Dieu qui n'a d'autre aliment que Dieu même, de la vie de l'Homme Dieu et des bienheureux du Ciel qui ne vivent que de Dieu. Marthe, elle, vit dans le service de Dieu. Sa part est bonne, mais elle n'est pas « la meilleure » parce qu'elle n'est pas la vie absolue. Le service de Dieu n'a qu'un temps : si élevé soit-il dans ses formes, il ne passe pas le seuil de la mort : « La prophétie aura un terme, les langues se tairont, la science sera abolie (*I Co. 8,8*). » Marie, elle, vit déjà la vie définitive, la vie du Ciel, la vie apparentée à la vie intime de Dieu, la vie éternelle. C'est pourquoi « sa part ne lui sera point ôtée ». La mort peut venir : « La charité ne meurt pas. » Pas d'hiatus troublant à ce moment solennel, pas de solution de continuité. Le dernier battement de notre cœur divinisé sur la terre ne fait qu'un avec le premier grand battement de ce même cœur dans les splendeurs des saints : « *Charitas numquam excidit.* »

La vie que le Christ a apportée sur la terre, la simple vie chrétienne, si méconnue dans sa grandeur, c'est donc la vie de Dieu même, transplantée, acclimatée, naturalisée dans le sol aride de humaine : c'est l'apprentissage de la vie éternelle, mais un apprentissage qui en renferme déjà toute la valeur d'éternité (*Quoniam vitam a :tentam dedit notais Deus (I Jn 5, 11)*).

- III -

## COMMENT LA VIE DIVINE S'ADAPTE A NOTRE VIE DE CRÉATURE.

« *Mes très chers, c'est maintenant que nous sommes fils de Dieu ; et cependant ce que nous serons plus tard n'est pas encore apparent (I Jn 3, 2).* » La vie divine en nous s'attempère nécessairement ; elle se plie à notre condition de voyageurs, *viatores*, d'êtres en route vers l'état parfait, *in viium perfectum, in alatem plenitudinis Christi (Eph. 4, 13).* » Lorsque j'étais enfant, dit saint Paul, je parlais comme un enfant, je pensais comme un enfant. Ce n'est que lorsque je fus arrivé à l'âge adulte, que je mis fin à ce qui était d'un enfant (I Co. 13, 11). »

« Toute créature, dit le même saint Paul, est dans les gémissements de l'enfement ; nous-mêmes qui avons les prémices de l'Esprit, nous gémissons au-dedans de nous, attendant l'adoption des enfants de Dieu (Rm 8, 22-23), leur liberté glorieuse (Rm 8, 21). » « Ce n'est qu'en espérance que nous sommes sauvés... Si donc nous espérons ce que nous ne voyons pas, attendons-le en patience (Rm 8, 24-25). » Saint Jacques résumant le tout : « Dieu nous a engendrés par la parole de la vérité, afin que nous soyons comme une *ébauche* de sa créature (définitive) » (Jc 1, 18).

Ce qu'il faut remarquer dans ces paroles, c'est que notre marche vers la vie éternelle n'est pas représentée comme une marche vers un terme étranger, mais comme une croissance. « Dès maintenant nous sommes fils de Dieu. »

Que *ce maintenant* est instructif ! C'est la même vie qui se développe actuellement et qui se rencontrera à l'aboutissant, ébauchée d'abord, puis réalisée, adaptée d'abord à notre état imparfait, puis libérée de ses liens et s'épanouissant là-haut dans la plénitude de la divine filiation.

Ceux que Dieu a prévus et prédestinés, comme les images de son Fils... il les a appelés ; ceux qu'il a ainsi appelés, il les a justifiés ; ceux qu'il a justifiés, il les a glorifiés (Rm 8, 28-29). » Tout se suit, sans heurt ni arrêt, dans la vie du juste, en harmonie avec l'infaillible prévision de Dieu.

En quoi consiste l'imperfection nécessaire de notre état présent ? En ce que nous ne pouvons encore ni *voir* Dieu, ni le *posséder* effectivement. C'est la condition même de *l'état* d'un être en route. Dieu n'y peut rien changer. Par contre, si Dieu nous en donne l'énergie divine, rien ne nous empêche *d'aimer* Dieu tel qu'Il est. L'amour, en effet, abstrait de la présence ou de l'éloignement de son objet : il est tout aussi réel dans un

cas que dans l'autre (Thom. *Sum. Theol.*, II' II", qu. 2, art. 3 et 4 ad. 1). Ainsi, des deux actes par lesquels Dieu prend pour ainsi dire possession de soi-même, et qui constituent sa vie bienheureuse, la contemplation et l'amour, il en est un qui peut être dès ici-bas notre fait, l'amour, parce qu'il comporte l'éloignement, un autre qui nous échappe, la vision, et qu'il faut bien remplacer par un succédané la foi, puisqu'il est la condition du premier. Et naturellement l'imperfection inhérente à nos capacités actuelles de connaissance de Dieu rejaillira sur la possession de Dieu que nous pouvons avoir ici-bas. D'où l'espérance. On voit ainsi avec précision en quoi consiste l'imperfection de la vie divine telle qu'elle est acclimatée en nous par la vie chrétienne.

Mais ce n'en est pas moins, quant au fond des choses, la vie divine. Par la foi, Dieu en lieu et place de la vision nous donne la connaissance *certaine* de ce qu'Il est en Lui-même ; et par suite, l'amour de Dieu tel qu'Il est en Lui-même peut naître dans nos coeurs. Cet amour trouve dans l'annonce de la foi son objet, son aliment complet. La possession totale seule reste inachevée : mais la foi nous la promettant avec certitude et nous garantissant le secours efficace de Dieu pour y parvenir, notre espérance est ferme et équivaut à une possession anticipée. D'où le mot de l'Apôtre : *Spe gaudentes*, soyons heureux par espérance (Rm 12, 12).

Ainsi par l'exercice des vertus théologiques nous nous approprions, autant qu'il est possible dans notre état, les actes divins par lesquels Dieu vit de soi-même, les actes par lesquels les bienheureux sont associés à sa vie et vivent de Lui. Tel qu'Il se connaît nous le connaissons, avec la même certitude, car par la foi nous croyons à Celui qui se voit, nous emparant pour ainsi parler du savoir divin (S. Thom., *Sum. theol.* II' II' qu. 4, art. 8, ad 2). Tel qu'Il se possède nous le possédons en espérance et nous jouissons par anticipation de cette possession. Sa bonté infiniment aimable est l'objet immédiat et la règle unique de notre charité, puisque la foi nous a mis en contact avec elle, dans tout ce qu'elle est : ainsi notre vie de coeur, dans son objet et dans son mode qui est d'aimer sans mesure le bien Infini, coïncide avec la vie d'amour du Dieu glorieux et du bienheureux du Ciel.

La ressemblance va plus loin encore. Comme la vie du bienheureux du ciel, cette vie du chrétien qui s'exerce par les vertus théologiques reflète, autant que nous le pouvons dans notre nuit, les splendeurs de la vie trinitaire. « Le Verbe de Dieu, dit saint Thomas, naît de Dieu par la connaissance qu'il a de Lui-même, et l'Amour procède de Dieu, en ce qu'Il s'aime Lui-même... L'image divine se retrouve dans le verbe que l'homme conçoit en connaissant Dieu, et dans l'amour qui dérive de cette connaissance. Et donc la divine image existe dans l'âme humaine en tant qu'elle atteint ou est capable d'atteindre Dieu. » (*Sum. Theol* I, qu. 92, art.

8, c) Or par la foi et l'amour d'espérance et surtout de charité, nous atteignons Dieu d'une manière supérieure par la connaissance et l'amour. Il y a donc dans ces actes un effort pour imiter la génération du Verbe et la procession du Saint-Esprit. Le chrétien est donc associé, lui aussi, à la vie de Dieu dans ce qu'elle a de plus intime, à la vie trinitaire.

L'exercice des vertus théologiques constitue donc une vie d'un ordre sublime, auquel décidément ne peut être comparé l'ordre de la vie du service, qu'il s'agisse du service en vue de la récompense, du service de la vie morale, du service du culte. Sans doute cette vie supérieure n'ignore pas les assurances de la félicité éternelle, ressort de la vie du serviteur fidèle, mais la récompense n'entre pas dans sa perspective, comme le simple résultat d'un contrat fidèlement observé, *Do ut des* : elle se présente comme son épanouissement normal, couronnement qui va de soi de la vie présente, qui l'appelle et y tend. « *Eo quod nolumus expoliari sed supervestiri ut absorbeatur quod mortale est a vita (Co 5, 4)*. La tendance foncière de notre vie n'est-elle pas d'être revêtus de notre perfection et que ce qu'il y a de mortel en elle soit absorbé par la vie définitive ? » De même cette vie divine est une vie morale, mais elle l'est sans le rechercher précisément : elle l'est éminemment. Vivre par la foi en présence de l'Idéal de la Perfection divine elle-même, règle suprême de toute perfection morale, vivre par la charité en union avec Dieu, ne vouloir que Lui, et le vouloir comme Il se veut, sans mesure, réaliser ainsi en soi ce qu'il y a de plus intime dans les moeurs de l'Etre parfait, c'est assurément une vie morale supérieure et qui l'emporte en qualité sur la vie morale ordinaire, comme le terme l'emporte sur la route, comme la fin sur le moyen. De même, enfin, cette vie est un culte, mais ce n'est pas un rit matériel, toujours infiniment éloigné d'égaliser l'excellence divine. Notre culte par les vertus théologiques atteint directement Dieu et Dieu en Lui-même. C'est le culte des adorateurs en *esprit*, sans autre matière du sacrifice que les actes spirituels de la foi, de l'espérance et de la charité, des adorateurs *en vérité*, sans aucun intermédiaire qui cache Dieu. Plus donc qu'un service, plus qu'une morale, plus qu'un culte, sans rien renier de ces valeurs, la vie des vertus théologiques c'est la vie humaine aussi parfaite qu'elle peut l'être puisqu'elle s'essaie directement à reproduire les moeurs divines elles-mêmes, type de toute sainteté, dans ce qu'elles ont de plus intime et de plus profond.

Qu'il est donc capital pour la conduite de nos vies chrétiennes de savoir ces choses et de prendre conscience de cette dignité incomparable de la vie selon les vertus théologiques ! Quelle lumière sur la direction de notre activité spirituelle, sur l'attention majeure qu'il convient de donner à cette vie divine intime, avant de passer au service ! quel foyer, d'ailleurs, pour enflammer l'ardeur de ce service et lui donner un caractère plus désintéressé, pour élever notre idéal moral, pour animer notre piété et vivifier notre culte ! Quel réconfort surtout dans le travail, dans les

tentations, dans les épreuves que l'intelligence de cette vie divine à laquelle Dieu nous appelle, qu'Il nous donne de réaliser par l'exercice de la foi, de l'espérance et de la charité, qui est tout à la fois si sienne et si nôtre !

## IV

### VITALITÉ DE NOTRE VIE DIVINE

Invitée à devenir la mère de Dieu, la Vierge sainte s'écrie : *Comment cela est-il possible ?* Et comment, en effet, une créature peut-elle vitalemment engendrer le Créateur ? L'ange répond : *La vertu du Très-Haut le couvrira de son ombre* (Lc I, 34, 35).

Une hésitation semblable oppresse nos esprits mis en en présence de ce plan divin de notre vie qui est le plan de la vie chrétienne. Dieu seul peut atteindre Dieu. Dieu seul, vitalemment, peut produire les actes divins par lesquels Il entre en possession de Lui-même. Or nous ne sommes pas Dieu. Et quand même Dieu nous aiderait par son secours tout-puissant, nous ne produirions pas vitalemment les actes réservés à Dieu. Toute activité vitale jaillit d'une source intérieure qui l'engendre. La source des activités divines n'est pas dans la nature humaine. Il est donc impossible que nous vivions vraiment la Vie divine. Nous n'en sommes pas les vivants : nous en sommes tout au plus les exécuteurs passifs. C'est Dieu seul qui vit sa grande vie, en nous et par nous.

Certes ce serait déjà une vocation sublime que de servir comme d'instrument à une expansion de la vie divine. C'est ce qui a déterminé le maître des sentences, Pierre Lombard, frappé de l'excellence divine de la charité, à regarder l'acte de charité comme une activité propre et immédiate de l'Esprit-Saint. Mais saint Thomas lui a objecté avec raison que ce serait là plutôt diminuer la dignité de notre amour de Dieu. Si notre volonté, dans l'acte de charité, se comportait d'une manière purement passive, sans être le principe de son action, ou si elle n'était qu'un instrument qui agit sans doute mais sans pouvoir résister, que deviendrait la spontanéité inhérente à toute volonté, que deviendrait, par suite, le mérite de notre amour de Dieu, source et racine de tout mérite ? Et il concluait que la charité, pour être comme elle le doit, vraiment active, doit posséder en soi un principe d'action, évidemment surnaturel et pur don de Dieu, une forme divine s'identifiant avec elle et l'inclinant, comme naturellement, facilement, avec plaisir, à l'acte de charité (S. Thomas, *Summa theol.*, II<sup>e</sup> II<sup>m</sup>, qu. 23, art. 2).

Autant, sans doute, devons-nous penser de l'espérance et de la foi. Pour produire comme de source ces actes divins, il faut que nous soyons naturalisés divins.



Or c'est cette naturalisation qu'affirme notre foi. « Dieu, dit l'apôtre saint Pierre, vous a donné, par Jésus-Christ, des dons précieux et magnifiques, afin que par eux vous deveniez participants de la nature divine (II Petr. 1, 4). » Le baptême modifie notre état naturel et nous engendre par une nouvelle naissance à la nature divine. C'est une refonte de notre âme, comme une nouvelle création dans le Christ Jésus, *creati in Christo Jesu* (Eph. 2, 10). La grâce sanctifiante, c'est la nature même de Dieu, transfusée en nous, autant que nous en sommes capables, naturalisée, acclimatée, entée sur notre nature et la transformant intérieurement de manière à ce que la vie divine puisse jaillir de notre âme divinisée comme de source. De là le mot mystérieux du Christ répondant, dans l'Évangile de saint Jean, aux Juifs qui lui reprochent de se faire Dieu : « Dans notre loi n'est-il pas écrit : J'ai dit : Vous êtes des dieux (Jn 10, 34) ? » A la vérité, par la grâce nous ne devenons pas Dieu, mais tout de même nous sommes une race divinisée, déiforme, « en puissance de devenir des fils de Dieu nés non du sang, ni de la volonté humaine, mais de Dieu ».

Comme le Père, en effet, sanctifie substantiellement la nature humaine de Jésus-Christ en l'incorporant à la personnalité du Verbe, son fils unique, ainsi par la grâce sanctifiante Dieu nous adopte comme ses fils et nous établit frères de Jésus-Christ. « *Adepti participationem generationis Christi.* » Le chrétien est appelé à reproduire en soi, comme à rebours, le mouvement par lequel le Verbe a pris la nature humaine : « Le Verbe s'est fait homme, dit un saint Père, afin que toi tu deviennes Dieu. » Au terme de ces deux genèses, celle de l'Homme Dieu et celle du chrétien, la première ayant son point de départ dans la nature divine, la seconde dans la nature humaine, se rencontre un résultat semblable : là le Dieu humanisé, ici l'homme divinisé. Et de même que l'humanité de Notre-Seigneur, par son union à sa divinité, se trouve à hauteur pour produire des actes divins, ainsi notre nature humaine, par la grâce sanctifiante, est élevée à la dignité de foyer de vie divine. Il y a désormais en elle « une source jaillissante de vie éternelle » (Jn 4, 16) : une semence divine, *semen Dei* (I Jn 3, 9), issue de Dieu, et capable d'engendrer en nous la vie même par laquelle Dieu vit, de nous donner par la foi, l'espérance et la charité, de connaître et d'aimer Dieu comme Il se connaît et s'aime Lui-même.

C'est pourquoi, dans l'Évangile, l'acte d'amour de Dieu par la charité, qui résume et couronne le mouvement d'âme inauguré par la foi et l'espérance, dont il concentre en soi toute la substance, cet acte, dis-je, nous est représenté comme étant de même contexture que l'acte même par lequel Dieu s'aime. Le dernier mot du testament du Fils de Dieu n'est-il pas cette suprême prière à son Père : « *Que l'amour par lequel tu m'as aimé soit en eux* » ?

« *Nous savons, dit saint Jean, et nous croyons à la charité que Dieu a en nous* (Jn 17, 26). Dieu est la charité, et qui demeure dans la charité demeure

en Dieu et Dieu en lui (I Jn 4, 16). » C'est donc littéralement, et en l'entendant de l'amour qui fait la vie intime de la Sainte Trinité qu'il faut entendre cette parole : « L'amour de Dieu a été répandu dans nos coeurs par l'Esprit-Saint qui nous est donné (Rm 5, 5). »

Sans doute il faut tempérer la hardiesse des expressions divines par la doctrine de saint Thomas rappelée plus haut. Ce n'est pas identiquement l'acte réservé à Dieu qu'il nous est donné de produire : notre amour de Dieu est bien nôtre. Mais c'est un acte du même ordre, divin comme lui.

C'est en tant que nous sommes nés de Dieu par la grâce et apparentés à sa divinité qu'il nous est donné de produire ses actes réservés, vitalement, comme de source ; c'est en tant qu'engendrés à la vie du Fils et devenus membres de son corps mystique que nous aimons le Père d'un amour de Fils, c'est en « dieux » que nous aimons Dieu.

Cette fois, enfin, nous sommes en possession de tous les éléments qui font la dignité du chrétien. Et nous pouvons mesurer à la sublimité du résultat le chemin parcouru depuis le début de cette « chasse » passionnée que nous faisons à la définition de notre vie chrétienne. Qu'elle est loin de nous la vie des serviteurs qui font fructifier les talents du maître dans l'espoir de la récompense, la morale sublime vantée par ceux qui ne voient de la vie chrétienne que l'apothéose de notre vie morale rationnelle, la vie religieuse elle-même tant qu'elle se cantonne dans le service du culte ! Non pas serviteurs, mais amis, mais fils de Dieu, frères de Jésus, nous marchons sans doute vers la récompense, nous nous essayons à réaliser la morale parfaite dont l'exemplaire est la sainteté de Dieu, nous adorons ce Dieu et faisons de notre prière et de toute notre vie un sacrifice vivant pour honorer son excellence. Mais tout cela n'est pour nous chrétiens qu'une conséquence, c'est l'irradiation de ce foyer de vie intime où, par les vertus théologales, nous vivons, adaptée à notre mesure d'êtres inachevés, la vie même de Dieu ; ce n'en est pas la teneur substantielle et parfaite. Notre dignité est plus haute. C'est la dignité des Fils de Dieu adoptés par sa très grande miséricorde et qui, rendus capables par la grâce d'exercer vitalement les actes réservés à Dieu, s'efforcent de reproduire à l'exemple du Christ, dans leur plan de créature, les moeurs divines de leur Père.

Voilà le niveau où il faut nous élever et nous maintenir, si nous voulons être dignes de notre vocation, je le répète et j'y insiste, de SIMPLES CHRÉTIENS. Quelle lumière, encore un coup, sur le sens de notre vie ! Et quel malheur si nous venions, par le péché, à en déchoir ! Le chrétien pécheur, c'est plus qu'un être dévoyé, c'est à la lettre un DÉGÉNÉRÉ : un être en qui la nature que Dieu avait engendrée en lui s'est corrompue, qui a perdu sa vigueur divine et sa valeur d'éternité : « O chrétien, s'écrie saint Léon le Grand, prends donc conscience de ta dignité et, apparenté

que tu es à la nature divine, ne consens jamais à retourner par des moeurs de dégénéré à la basse vulgarité de ton ancienne existence ! *Agnosce, o christiane, dignitatem tuam et, divinae consors factus naturae, noli in veterem villitatem degeneri conversatione redire !* (S. Leo papa, *Sermo I de Nativitate Domini.*) »

A. GARDEIL, O. P.  
*La vie spirituelle*